

Le nouchi c'est notre créole en quelque sorte, qui est parlé par presque toute la Côte d'Ivoire

Béatrice Akissi Boutin, Jérémie Kouadio N'Guessan

► **To cite this version:**

Béatrice Akissi Boutin, Jérémie Kouadio N'Guessan. Le nouchi c'est notre créole en quelque sorte, qui est parlé par presque toute la Côte d'Ivoire. Peter Blumenthal. Dynamique des français africains : entre le culturel et le linguistique, Peter Lang, 2015. <hal-01408710>

HAL Id: hal-01408710

<https://hal-auf.archives-ouvertes.fr/hal-01408710>

Submitted on 5 Dec 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« Le nouchi c'est notre créole en quelque sorte, qui est parlé par presque toute la Côte d'Ivoire »

Akissi Béatrice Boutin et Jérémie Kouadio N'Guessan
Université Félix Houphouët-Boigny, Abidjan

Introduction

Cette déclaration de l'artiste de rap ivoirien Nash sur la chaîne internet de télévision ivoirienne Kaoci (<http://www.kaoci.com/>) en 2009 formule et résume un souhait partagé par nombre d'Ivoiriens. Pour les auteurs de cette contribution, elle n'est qu'une illustration du caractère emblématique du nouchi, en Côte d'Ivoire et au-delà¹. Le nouchi est connu à ses débuts comme un argot ivoirien mêlé de français, de dioula et d'autres langues ivoiriennes et européennes (baoulé, bété, anglais, espagnol...). Ses caractéristiques formelles ont été décrites essentiellement par Kouadio 1990, 2006, Ahua 2007, 2008 : emprunts, hybridations, troncations, néologismes... Le phénomène du nouchi est parallèle à la naissance, dans bien d'autres métropoles d'Afrique et d'ailleurs, d'autres « parlars jeunes », langues « mixtes » « hybrides » ou « émergentes » (Gadet 2007, Kießling et Mous 2004, Lafage 1998). Queffelec (2007) annonçait que ces parlars mixtes, en constituant la face linguistique la plus saillante du multiculturalisme et du métissage des sociétés africaines en milieu urbain, sont, pour les chercheurs, de par leur singularité, un champ d'étude très complexe mais passionnant.

Les langues mixtes engagent des procédés linguistiques rassemblés par Queffelec (2007) sous la notion globale de mélanges de codes (code mixing), caractéristiques des plurilinguismes africains récents ou plus anciens². Queffelec (2007) se penche sur l'hindouill des années 1950-1970 à Kinshasa, sur le camfranglais et le nouchi, et propose une définition des langues mixtes d'un point de vue typologique et basée sur les formes, en les opposant aux emprunts, pidgins, et surtout aux alternances codiques qu'illustrent le fransango, le franlof ou le frangache :

La différence entre parler mixte et alternance codique est que dans le premier les codes s'interpénètrent et aboutissent à un code mixte intégré alors que dans la seconde, chacune des langues partenaires conservent leurs règles propres de fonctionnement [...] Si dans les alternances, il est relativement facile d'identifier les fragments qui appartiennent à chacune des langues impliquées et s'il s'agit donc d'un phénomène de coexistence d'idiomes qui ressortit au discours, dans les parlars qui nous intéressent au contraire, il y a intrication des deux langues qui se mêlent pour produire un idiome spécifique. (Queffelec 2007 : 278-279)

Dans la suite de cet article de 2007, l'auteur analyse les conditions d'émergence de ces langues mixtes, avant de revenir sur les structures. Nous suivrons un peu le même plan, en proposant dans un premier temps de resituer le nouchi d'un point de vue géolinguistique (1) et socioculturel (2). Cela nous permettra d'établir quelques préconisations générales relatives à la catégorisation de telles langues issues de mélanges linguistiques (3), avant de conclure.

1 L'expansion du nouchi

¹ Beaucoup a été dit sur le nouchi et nous ne pourrions ici faire référence à toutes les études qui en traitent, ce n'est nullement dans l'intention de les écarter.

² Queffelec (2007) donne en exemple le swahili dont l'émergence comme langue mixte au 15^e siècle est controversée. L'afrikaans, qui se forme au 18^e siècle pourrait constituer un exemple moins contesté de langue hybride (Roberge 1994).

1.1 Rappel historique

En Côte d'Ivoire, l'apparition du nouchi en tant que pratique la plus subversive du français ivoirien semble avoir transformé depuis peu le paysage sociolinguistique du pays. La genèse du nouchi est connue : utilisé au début comme un code secret par les jeunes de la rue, le nouchi a été vite adopté par les élèves et étudiants, ce qui a réduit son caractère de parler crypté. Se déployant à une vitesse spectaculaire dans tous les quartiers d'Abidjan et d'autres villes, il est aujourd'hui pris en charge par des acteurs sociaux visibles, diffusé par la chanson et internet, porté par ses défenseurs à travers divers supports de communication (Kouadio 2006, 2007).

On commence à parler du nouchi durant les années soixante-dix. Probablement existant depuis peu, il est à ses débuts un argot parlé par les *loubards* et *enfants des rues*, les *nouchi* (Kouadio 1990, Lafage 1991). Une partie d'entre eux sont les jeunes que l'école ivoirienne rejette dans la rue par dizaines de milliers chaque année depuis la décennie précédente. Arrivant à maturité dans les rues d'Abidjan, qu'ils ont divisées en secteurs, ils en sont devenus les maîtres et ont créé le nouchi comme l'outil langagier crypté qui leur est indispensable dans leurs échanges lors de *business*, de *dgez*, de *ken* (trafics), de *bri* ou *grahouya* (stratégies d'agressions), tout en échappant aux *pos*, aux *yous*, aux *gbolikros* (agents des forces de l'ordre). Le nouchi est originellement « un signum social [P. Guiraud 1985] : les locuteurs du nouchi cherchent à afficher leur appartenance à un groupe, [...] le groupe de la petite et de la grande délinquance » (Kouadio 1990 : 374).

Mais il serait réducteur d'affirmer que les jeunes lycéens et étudiants ont tout simplement repris les mots et tournures nouchi à mesure qu'ils débordaient de leur cercle crypté originaire des jeunes de la rue. La jonction s'est faite très tôt entre ces groupes, notamment à travers la chanson. Dans les années quatre-vingt avaient cours les genres musicaux gnama-gnama avec Kéké Kassiry, ou ziguéhi avec le groupe « RAS », qui mettaient déjà beaucoup en évidence, dans la parole comme dans la danse, une force physique agressive, présentée comme moyen de survie. La chanson commençait à emprunter au répertoire nouchi, un exemple en est « Oh Loubard » (1985) du groupe « Woya », créé à Divo en 1984.

(1) Hm oh loubards hm oh tchatteurs (x 4)
Nous loubard là
On n'a pas les pierres pour les hauts gazoils (l'argent pour les grosses parties)
Ni les pierres pour les hautes go (les jolies filles de bonne famille)
Mais on dégage forcé
Mais on dégage au black
[...]
Nous loubard là
On n'est pas méchants mais plutôt très cool
Ni très brille (violents) mais super fresh
Mais attention ça casse
Mais attention ça lime (*Oh Loubard*, Les Woya, 1985)

C'est entre 1987 et 1992 que des lycéens et étudiants créent, puis affirment, un genre nouveau dans des groupes musicaux : le zouglou, dont l'analyse détaillée est faite par Adom (2012)³.

³ L'auteur précise que le zouglou reproduit au départ l'atmosphère du mouvement « ambiance facile » des lycées et collèges, et se contente de broder autour d'une histoire légère sur un rythme saccadé issu des musiques traditionnelles ivoiriennes, notamment bété.

L'un de ces premiers artistes, Didier Bilé, explique à l'auteur le lien qui s'établit en 1988 entre ce courant musical et les revendications estudiantines :

(2) Je me souviens que j'étais à l'origine, à la base de la première grève, la plus grande grève, mais je n'étais pas syndicaliste. Les syndicalistes purs et durs, c'était les Ahipeaud Martial, moi j'étais la branche musicale, je n'ai jamais vraiment milité, quoique j'avais des réunions insolites avec ces gens là juste là pour dire : « voilà, puisqu'on ne veut pas nous laisser parler, tu fais un concert zouglou, à ce moment, nous on viendra et on parlera ». Et c'était comme ça. On avait commencé avec Gboglo Koffi », et les gens répondaient « Oya iyo » (Adom 2012 : 45 et 835-845)

« Gboglo Koffi », titre célèbre de l'album de 1990 du groupe « Les parents du campus », est le nom du personnage de l'hyène, l'imbécile qui a toujours le dessous dans les contes. Ce titre évoque de façon très codée le Président Houphouët-Boigny. On ne peut en dire beaucoup plus à une époque où le « z'yeux voient bouche parle pas » commence tout juste à être mis en question⁴.

Le zouglou ne redoute pas d'être associé à l'inconvenance sociale, à l'incorrect. Il devient alors le principal canal d'expansion du nouchi, mais non le seul. Des hybridations du même type, et d'autres manipulations de langues ivoiriennes et européennes sur la base du français populaire ivoirien, sont opérées simultanément en plusieurs lieux, entrant ensuite en interactions : dans les lieux de trafics, les gares routières, dans les cités universitaires de Yopougon ou de Cocody-Mermoz, dans les cours et les couloirs des collèges et lycées. Ce nouchi s'est étendu à des degrés divers dans tous les milieux ivoiriens, et on peut facilement supposer que toute la population ivoirienne, l'élite intellectuelle comprise, en a aujourd'hui au moins une certaine compétence passive. L'artiste résume ainsi la situation :

(3) Le nouchi c'est notre créole en quelque sorte, qui est parlé par presque toute la Côte d'Ivoire (Nash, 2009)

Le nouchi n'est pas « parlé par presque toute la Côte d'Ivoire » comme le déclare l'artiste, peu s'en faut, mais 64% des jeunes scolarisés d'Abidjan déclarent que le nouchi est leur principale langue dans l'enceinte des établissements scolaires et 33% des élèves disent le parler en classe (Kouadio 2008). On peut avoir une idée plus précise de l'étendue du nouchi si l'on compte aujourd'hui que 51% des habitants de Côte d'Ivoire sont urbains, que 42% ont moins de 15 ans (World Population Data Sheet 2013)⁵, et que la seule ville d'Abidjan rassemble près d'un tiers de la population ivoirienne, avec plus de 6 millions sur les 20 millions d'habitants. Par ailleurs, la catégorie sociale « jeunes », davantage fondée sur l'âge biographique que l'âge biologique, est en Afrique autant, sinon plus, flexible qu'ailleurs⁶. On appelle « jeunes » les individus qui commencent à être autonomes, ce qui arrive très tôt pour les enfants des rues, jusqu'à ce qu'ils parviennent à une situation socio-économique satisfaisante et stable, ce qui peut ne jamais arriver. De fait, les premiers locuteurs du nouchi, appartenant aux générations nées juste avant ou après l'Indépendance, qui ont la cinquantaine en 2010, continuent effectivement à le pratiquer.

⁴ Voir la chanson « Bouche b » de l'album du même nom du groupe « Les Salopards », paru en 1995.

⁵ La Côte d'Ivoire se situe dans la moyenne mondiale (52%).

⁶ Voir par exemple Bourdieu (1984), Gadet (2007 : 120-127) pour une réflexion plus générale sur les catégories « jeunes » et « langues des jeunes ».

Après ce rappel des origines du nouchi, plutôt que de rattacher des pratiques de langue (le nouchi en l'occurrence) à des groupes de locuteurs (les urbains, les jeunes, les délinquants...), il nous semble plus pertinent, pour chercher à décrire l'extension actuelle du nouchi, de nous interroger sur les facteurs et les moyens de son expansion.

1.2 La présence accrue des « jeunes » dans l'espace social

La présence accrue des « jeunes » dans l'espace social a été un facteur déterminant dans l'expansion du nouchi ; elle a bénéficié de divers mouvements de la société ivoirienne et recouvre plusieurs aspects.

La présence sociale des « jeunes », en particulier des étudiants, s'est particulièrement affirmée autour de l'année quatre-vingt-dix, en même temps que leur image sociale a changé avec les soubresauts qui ont commencé à secouer la vie sociale et politique ivoirienne. Le milieu étudiant commence à ce moment une crise qui perdurera des années. Jusque-là les étudiants avaient les faveurs d'une politique généreuse, ils étaient présentés comme la future élite de diplômés ayant surmonté tous les barrages du primaire et du secondaire⁷, qui assurerait le développement du pays. Les premières restrictions suscitent des plaintes qualifiées d'hédonistes par Kassé-Tourne (2008 : 261), car les étudiants étaient encore assurés de trouver un emploi avantageux à leur sortie de l'université. Les revendications deviennent cependant très vite beaucoup plus dures et une « culture de la violence » s'établit sur le campus de Cocody et dans d'autres citées universitaires (Akindès (éd) 2011, Bahi 2013, Kadi 2013, Kassé-Tourne 2008 : 223). Les étudiants ont le sentiment d'être abandonnés, d'être les seuls à n'avoir pas pu se faire entendre lors des grandes manifestations des années quatre-vingt-dix, les seuls à devoir payer la politique d'austérité. Cette jeunesse désenchantée et plus radicale rejoint celle des chômeurs vivant de *débrouille* dans les secteurs économiques informels, pendant que les troubles et le malaise qui règnent dans les milieux universitaires et les lycées poussent de jeunes artistes à déverser leurs frustrations dans l'art musical et y exprimer leurs premières dénonciations de façon plus ou moins voilée.

Le succès du nouveau genre zouglou, danse, musique et texte, et le relais médiatique de ces chansons, a donné pour la première fois aux jeunes la parole dans la sphère sociale publique. L'écho qui leur est fait se renforce avec l'émergence des médias populaires, presse satirique, et radios de proximité vers 1995. De façon générale, la présence des jeunes en tant qu'acteurs sociaux est facilitée par la diffusion de leurs pratiques grâce aux nouvelles technologies de communication qui se développent à la même période. Le nouchi s'étend ainsi comme principal moyen d'expression du zouglou, et gagne d'autres genres musicaux, contestataires ou moins contestataires : le zoblazo de Meiway, le reggae, avec Alpha Blondy, puis le rap, avec Nash et « Gbonhi Yoyoyo », « Garba 50 »⁸...

Durant les années de forte crise (2002-2011), les jeunes portent la parole de la revendication identitaire et nationale et en sont à la fois les catalyseurs et les fers de lance (Boutin et Kouadio 2013). Au nord comme au sud, les jeunes tirent profit de la lutte politique entre les aînés pour « se soustraire de l'asymétrie des relations aînés-cadets » et « s'imposer dans le

⁷ Les taux de réussite aux trois examens scolaires, C.E.P.E., B.E.P.C. et Baccalauréat, qui autorisent le passage dans le cycle supérieur suivant, étaient alors de 30 à 33% seulement en moyenne depuis plusieurs décennies (Voir Kouadio 2006).

⁸ D'excellentes études de la musique ivoirienne et de la langue poétique chantée existent. Citons Bahi (2011), en plus de Adom (2012) et Kadi (2013), déjà cités.

débat politique au nom du patriotisme » et de l'identité ivoirienne (Akindès (éd) 2011 : 220). Les jeunes sont désormais des acteurs sociaux et politiques incontournables qui imposent leur langage dans le dialogue. Dans un meeting de campagne électorale au Parc des Sports de Treichville le 29 novembre 2009, Henri Konan Bédié, 76 ans à cette époque, ancien chef de l'Etat et candidat du Parti Démocratique de Côte d'Ivoire, s'est essayé au nouchi devant un public de jeunes médusés et *enjaillés* (heureux) de l'entendre. Quelques mots nouchi ont extasié la foule :

(4) et vous les bramôgô (jeunes supporters), je vous salue [...]
je suis enjaillé (content) [...]
c'est simplement kpata (extraordinaire) [...]
vous êtes des femmes choco (charmantes, stylées, à la mode [...]
après quatre longues années de tergiversation et de kouman (parler pour ne rien dire) des refondateurs [...] qui ont baga-baga (trompé, rusé) tous les Ivoiriens [...]
je sais trop bien que le gbangban (coup d'Etat) de décembre 1999
a appauvri les cadres du PDCI-RDA [...]
comme de vrais bramôgô, bandons nos muscles pour tégê (battre, malmener) ces refondateurs [...]
Alors chers bramôgô, nous n'avons rien à faire avec les flôkô (mensonges), et les V.I (vendeurs d'illusion). C'est kouman et c'est dabâ (manger, abuser, piller). Au soir du 29 novembre 2009, ils vont behou (fuir, disparaître).
(<http://www.abidjantalk.com/forum/viewtopic.php?t=15413&view=next>)

Le nouchi est désormais le langage des jeunes, il se plie à tous types de discours et porte de multiples identités sociales.

Comme ailleurs dans le monde, les études de ces sujets et de leurs comportements s'ajoutent à l'écho médiatique dont ils bénéficient pour leur donner plus de visibilité encore. Un exemple en est le colloque des 17-19 juin 2009 tenu à Grand-Bassam, organisé par le ministre de la Culture et de la Francophonie Kouadio Komoé Augustin, et l'université de Cocody (UFR Langues, Littératures et Civilisations) sur le thème « Le nouchi en Côte d'Ivoire : Manifestation du mal de vivre de la jeunesse ou alternative possible d'une identité ivoirienne en construction ? ». Lors d'un exposé d'orientation, le ministre Séry Bailly, président du comité scientifique, a confirmé que le nouchi est un « objet d'étude légitime » (expression citée par Azo Vauguy, Notre Voie - 23/6/2009) :

(5) Il s'agit d'une langue utilisée surtout par nos jeunes. Si nous la comprenons et lui donnons la considération recherchée, nous réussirons à les intégrer socialement. Tout ce qui touche à l'homme doit retenir notre attention car c'est à ce prix que nous réussirons à mobiliser toutes les énergies dont nous avons besoin pour avancer en tant que société. [...] Nous ne sommes pas là pour dire qu'il faut tolérer le nouchi. Il n'a besoin d'aucune autorisation pour une vie déjà bien engagée depuis quelques décennies. Nous ne venons pas pour l'encourager, car il a ses propres ressources. Il a déjà franchi certaines frontières. Notre rôle est de donner sens à la transgression, à la parole singulière qui se distingue de la langue commune. [...] Il y va de notre libération à nous tous et non seulement de l'émancipation des jeunes. (Propos recueillis par Emmanuelle Kanga, Nord Sud - 18/6/2009)

Durant les années de sortie de crise (mis à part les mois de graves troubles post-électorales de 2011) jusqu'à aujourd'hui, on peut ajouter que l'intérêt que les jeunes suscitent en tant que consommateurs joue beaucoup plus que pendant les temps de détresse et de pénurie sur la place qui leur est accordée. Les secteurs de l'électronique, de la téléphonie, de la mode vestimentaire, de l'alimentation, insèrent très facilement des mots nouchi dans leurs messages publicitaires.

(6) Tous en gbonhin (opérateur de téléphonie mobile, Abidjan 2010)

- (7) Les prix oridjidji (supermarché, Abidjan 2014)
- (8) Seul compte d'épargne 100% gratuit c'est mon gouassou !!! (banque, Abidjan 2014)
- (9) Quand y'a drap #174# te soutra (opérateur de téléphonie mobile, Abidjan 2014)
- (10) Soif d'enjailement (boisson sucrée, Abidjan 2014)
- (11) Ça rouille pas deh ! (tôle, Abidjan 2014)

Le nouchi, langue des jeunes ou pour les jeunes, est désormais affiché dans des espaces très divers. Après avoir donné un aperçu des multiples fonctionnalisations sociales du nouchi, nous pouvons nous demander quelle est l'identité revendiquée par ses locuteurs.

2 La portée symbolique du nouchi

2.1 Valeurs et contre-valeurs

Dès les années quatre-vingt-dix, les réseaux du nouchi ne sont pas seulement les réseaux des gangs et du banditisme, ancien et nouveau⁹, mais les réseaux urbains *yêrê* (branchés). En même temps que le nouchi est un outil langagier crypté indispensable à ces gangs dans leurs échanges, il est aussi, paradoxalement, le support d'un nouveau *feeling*, comme ses jeunes locuteurs aiment le dire pour exprimer une façon moderne de vivre, de renaître, de se comporter. Il est le parler qui va avec un état d'esprit de lutte, des sentiments forts comme la souffrance sociale, l'indignation, le besoin de faire corps contre l'adversité, le goût pour la vulgarité. Il va de pair aussi avec une gestuelle (salutations, dégoût, misère, adhésion, triomphe, etc.), et une chorégraphie qui accompagne la chanson rap ou autre, en mettant la puissance du corps en évidence. Le nouchi est l'emblème de valeurs linguistiques et sociales nouvelles, par inversion des anciennes. Il s'associe alors aux *ghettos*, lieux de rassemblement de jeunes en rupture sociale, et plus ou moins aux activités répréhensibles.

(12) Ces endroits sont liés aux activités délinquantes tout en définissant une communauté. Ils renvoient à l'idée de liberté, d'autonomie, de modernité. [...] L'ethos des « ghettomen » nous renvoie quelque part aux valeurs guerrières universelles, fondées sur une puissante constitution corporelle, une santé florissante, sans oublier ce qui est nécessaire à l'entretien de cette énergie débordante : la guerre, l'aventure, la chasse, la danse, les jeux et exercices physiques, et de manière générale, tout ce qui implique une activité robuste, libre et joyeuse. » (Kassé-Tourne 2008 : 271)

En Côte d'Ivoire, alors que parler français populaire paraît peu valorisant, ancien, parler nouchi devient valorisant et innovant. Le mépris que le nouchi subissait il y a 25 ans dans les moyennes et hautes classes sociales urbaines s'est peu à peu estompé.

Newell (2009) étudie la portée du nouchi dans la construction de l'imaginaire national, véhiculant notamment modernité, mais aussi bluff et criminalité. Ses recherches ont eu lieu durant l'année 2002, année du déclenchement de la crise militaire et sociale qui a amené la partition nord – sud du pays. Pour Newell (2009), l'apparente unité ivoirienne portée par le nouchi s'est révélée viciée et partisane, en excluant les immigrés, les Dioulas, les paysans, et a opéré une fracture dans la nation ivoirienne :

⁹ De nouvelles formes de banditisme sont apparues depuis les débuts du nouchi : broutage, coupé-décalé, et autres arnaques qui ont pour supports les nouvelles technologies de communications, internet ou les télépaiements.

(13) In the 1990s Nouchi changed the existing opposition between modernity (French) and indigeneity by providing an alternative model of modern language that was unquestionably Ivoirian and simultaneously a performance of urban cosmopolitanism, a connection to the modernity of Otherness. [...]

Nouchi became a symbol organizing a conception of urban/modern Ivoirian culture that excluded both foreign migrants and rural Ivoirians who didn't "get it," and as with so many burgeoning nationalities, this new sense of shared Ivoirité fractured the nation itself. [...]

Within the language ideology of the *nouchi*, the language par excellence of the *gaou* is Dioula (ironically since it is widely recognized that Dioula makes up the largest portion of Nouchi's lexical content). Thus, while Dioula language remains an important part of the urban fabric and a crucial contributor to Nouchi itself, there is a strong symbolic opposition between Nouchi and Dioula, an opposition that is both product and producer of the cultural divisions in Ivoirian society leading to the political crisis. (Newell 2009 : 161, 158, 166)

Cet effet perçu par l'auteur ne nous paraît pas juste, mais il est possible que les discours recueillis par lui à Abidjan n'aient reflété qu'un aspect des multiples identités portées par le nouchi. Au contraire de l'interprétation de Newell (2009), si nombre de partisans du Président Laurent Gbagbo, notamment des chanteurs, se sont exprimés en nouchi dans la zone sud durant les années de partition du pays, le nouchi était aussi parlé dans la zone nord en particulier à Bouaké, ou encore dans les communes d'Abidjan ralliées à l'opposition d'alors, comme Abobo ou Adjamé. Par ailleurs, l'opposition *gaou/yêrê* (homme rural naïf / homme qui s'y connaît dans Abidjan) que Newell (2009) attribue au nouchi est en fait bien plus ancienne. Le mot *gaou* naît en nouchi dans les années quatre-vingt, mais il ne fait que s'ajouter à *gawa*, *dago*¹⁰ et bien d'autres, qui désignaient déjà le paysan rustaud peu habitué à la grande ville (Caummaueth 1988 : 110, Kouadio 1990, Lafage 2002 : 277, 2003 : 425), depuis longtemps objet de dérision dans nombre de cultures. Contrairement à l'idée de Newell (2009), l'un des traits symboliques du nouchi, langue métissée, est bien la neutralité identitaire et, au-delà, l'unité du pays dans la diversité.

2.2 Le nouchi symbole de la diversité métissée et unie

Nash est une artiste de rap, militante du nouchi. Elle se fait connaître en 2002 grâce à la compilation « Enjaillement », lancée par les artistes Boni du groupe « R.A.S » et Kesdo du groupe « Les Refrè ». Son attitude garçon-manqué, sa désinvolture et surtout son nouchi impeccable, l'ont vite rendu célèbre parmi les mélomanes et les amoureux du hip hop ivoirien. Sur son album de 2012 intitulé « Gbahement, paroles et traduction », figure « Papanly Ivoire », une reprise de *L'Abidjanaise*, l'hymne national de la Côte d'Ivoire, en nouchi :

(14) Voici mon gbô dougou sans dégbahure !
Glôki de tous les soutralys.
Tes kokas gbés de cracrahure
Ont reguigui ta djidjité.
Tes fris, gopios Côte d'Ivoire,
Fans djobeurs de ta doungbahure,
Tous en gbonhi pour que tu djafoules,
Vont te kpata dans l'enjaillement.
Fros Ivoiriens, le glôki nous kpokpo, soyons djawlys
si nous frayassons dans la blêmou
Toufassons le sans-kaba
Notre wé est de zié en viémôgôni
Sans se dégba panpandra à la gbonhité
En magnérant, foule dans la siance nikélé

Salut ô terre d'espérance !
Pays de l'hospitalité !
Tes légions remplies de vaillance
Ont relevé ta dignité.
Tes fils, chère Côte d'Ivoire,
Fiers artisans de ta grandeur,
Tous rassemblés et pour ta gloire,
Te bâtiront dans le bonheur.
Fiers Ivoiriens, le pays nous appelle.
Si nous avons, dans la paix,
Ramené la liberté,
Notre devoir sera d'être un modèle
De l'espérance promise à l'humanité,
En forgeant, unis dans la foi nouvelle,

¹⁰

Gawa et *gaou* sont d'origine mandingue, *Dago* est un prénom d'origine kru.

Le djassa de djidji frèssanhité.

La patrie de la vraie fraternité.

<http://www.youtube.com/watch?v=f26r173rCUs>

Cette reprise de l'hymne national en nouchi, pur jeu diront certains, mais que nul n'avait encore osé, manifeste la dynamique actuelle de ce parler et les sentiers tout à faits inattendus qu'il emprunte. Pour l'artiste Nash dans ses interviews de 2009, le nouchi représente idéalement le parler de tous les Ivoiriens. Symbole de l'identité du pays, il est le remède à l'absence amère d'une langue ivoirienne majoritaire, à la perte des langues africaines déjà constatée en ville, en même temps qu'il est l'image vivante du brassage ethnique de la Côte d'Ivoire par sa morphologie composite. Le même discours se tient à propos d'autres langues mixtes actuelles, comme le scamto en Afrique du sud ou le sheng au Kenya. L'hybridation du scamto, entre radical et affixe de deux langues par exemple, reflète le contexte plurilingue de Soweto. Poee (2008) met en lumière les motivations socio-sémantiques des diverses manipulations des langues dans le scamto : véhiculer une identité symbole de la diversité et de l'unité du peuple sud-africain, du développement, de la liberté, de la vivacité. Quant au sheng, il est pour Kang'ethe-Iraki (2006) plus qu'« un compromis à partir des entrées linguistiques disponibles » dans un pays multilingue comme le Kenya, il répond à des besoins de cohésion d'une partie de la population en réponse à l'exclusion socio-économique.

C'est bien avec ce symbolisme que le nouchi s'étend aussi aux autres pays de l'Afrique de l'Ouest comme porteur de valeurs d'unité, d'identité et de liberté africaines, véhiculant aussi le message de l'incompatibilité du français standard (ou du seul français) avec ces nouvelles valeurs, même si la francophonie permet la communication extérieure. Les militants du nouchi, scripteurs, artistes et chercheurs, participent à sa construction en tant que langue. Depuis 1998, le site internet « nouchi.com – la culture africaine avec le sourire » (www.nouchi.com) se fait le promoteur et le recenseur du nouchi :

(15) Alors, le langage nouchi à commencer (*sic*) à séduire ! Ça devenait de moins en moins un parler argotique. D'abord, il était devenu très courant dans tous les bidonvilles d'Abidjan. C'était la langue du ghetto ! Et, de plus en plus il est parlé par les jeunes des grandes villes du pays, sans oublier les lycéens et collégiens abidjanais, comme je l'ai dit. De nos jours le nouchi est utilisé comme une langue à part entière, dans laquelle les jeunes ivoiriens se retrouvent, faute de langue ivoirienne imposante : faute de langue nationale officielle. Une langue qui les identifie ! (<http://www.nouchi.com/le-nouchi/origine-du-nouchi.html>)

Le nouchi est appelé aujourd'hui « langue » par ses militants, et « argot » par ses opposants. Mais la question qui demeure est celle de l'identification même du nouchi d'un point de vue formel.

3 Le nouchi langue métisse

3.1 Des frontières floues pour le nouchi

La frontière entre nouchi et français populaire ivoirien n'est pas aussi nette que certains auteurs le prétendent, tels Sande (2013). Lorsque, dans une déclaration spontanée en Côte d'Ivoire, on dit que quelqu'un a parlé nouchi, parfois seuls quelques mots isolés répertoriés comme nouchi ont été effectivement prononcés. En outre, ces mots sont souvent déjà incorporés dans le *lexique français de Côte d'Ivoire* (Lafage 2003) depuis des années. Il existe a priori un décalage entre conscience linguistique spontanée et description savante. Dans la population, la même désignation *nouchi* rassemblait, déjà à la fin du 20^e siècle, diverses réalités au point que la frontière entre nouchi et français ivoirien, FPA (français populaire

africain), ou « français des rues », s'estompait (Kouadio 2006, Boutin 2002, 2012, Aboa 2011). Quelques personnes interviewées lors d'une enquête sur les attitudes envers le français en 1999 ont tenté de définir le nouchi. Les termes qu'elles associent au nouchi dans leur discours montrent déjà à cette époque l'équivocité de la désignation *nouchi*, tantôt rattaché au français, tantôt langue à part :

(16) français hermétique - argot du français ivoirien - l'argot - ils ont codifié un peu la langue pour se comprendre entre eux - un certain type de français qui se développe dans les lycées - le français de la rue - le français ivoirien - le français nouchi

vs.

jargon des jeunes gens qu'on appelle les nouchi - la langue nouchi des loubards - très très très ivoirien - une langue populaire qui s'installe. (Voir Boutin 2002 : 117-119)

Dans la littérature scientifique, tout ce qui était dit dans les années quatre-vingt à propos du FPA, à l'instar de l'exemple donné en (17), a convergé de plus en plus en discours sur le nouchi : pratiques d'alternances de langues, emprunts, calques, interférences, hybridations et divers processus d'appropriation identitaire.

(17) Dans les milieux de marginaux, les petits Dioulas sont les plus nombreux, et le dioula, langue véhiculaire, s'infiltré de manière dynamique dans le FPA [français populaire africain]. Ainsi les « nouchis » ou marginaux créent des mots qui ne sont connus, au début, que par leur groupe. (Caummaueth 1988 : 125)

On ne parlerait plus aujourd'hui de phénomènes de créations lexicales par infiltration du dioula dans le français populaire, mais dans le nouchi. De même, la distinction que tente de faire Lafage (1998, a et b) entre des variétés existantes de français et le « français des rues » ne pourrait plus se faire aujourd'hui. L'auteur appelle « français des rues », « une variété qui s'est forgée dans le lieu où se croisent les gens les plus divers : la rue », distincte des diverses variétés de français et de véhiculaires ivoiriens (Lafage (1998, a : 279). Chez Lafage (1998 b), le terme *nouchi* n'apparaît pas, alors que ses exemples, qui illustrent l'hybridation dans le « français des rues », sont les mêmes que ceux avec lesquels Kouadio (1990) illustre pourtant le nouchi : *bramôgô*, *krou*, etc. Ce « français des rues », déjà bien « mélangé » à la fin des années quatre-vingt-dix, est normalement appelé aujourd'hui *nouchi*.

Par ailleurs, certaines descriptions syntaxiques et inventaires actuels du nouchi, comme ceux de Ahoua (2007, 2008), donnent en exemples des « phrases du nouchi composées seulement de mots d'origine française », qu'on peut tout autant rattacher au français parlé en Côte d'Ivoire :

(18) On est calé ici

(19) ça va aller

(20) c'est comment ? (Ahua 2008 : 137)

De la même façon, Nash (2009) donne en exemples de nouchi, à côté de mots créés qui ne font pas partie du répertoire français, des tournures comme (21-22) grammaticalement françaises :

(21) on dit quoi ?

(22) kessia ([ˈkɛsjɑ], qu'est-ce qu'il y a ? (Nash 2009 a)

Il est certain que ces énoncés ont en Côte d'Ivoire des sens et effets pragmatiques très distincts de ceux qu'ils pourraient avoir ailleurs, mais leur forme lexicale et syntaxique reste française. Leur classement dans le nouchi manifeste surtout l'extension de la catégorie *nouchi* et la superposition des deux noms de langue, *français populaire ivoirien* et *nouchi*, pour les mêmes formes.

On observe la même confusion dans les dénominations au niveau phonologique, lorsque certains auteurs indiquent les tons lexicaux et grammaticaux du nouchi. Par exemple, Ahua (2007 : 186) estime important de noter « la transcription phonétique des élévations et des abaissements de la voix portés sur les voyelles », précisant paradoxalement que « cela n'a rien à voir avec les tons ». Pour Sande (2013), l'un des principaux arguments à l'appui de la différenciation entre français et nouchi est l'existence d'un système tonal en nouchi contrairement au français. D'autres traits phonologiques du nouchi sont aussi considérés par l'auteur comme opposés à ceux du français, alors même qu'ils avaient déjà été localisés comme caractérisant le français de Côte d'Ivoire. Ainsi, l'introduction d'un système tonal dans le français, la tendance à une accentuation de mots au lieu d'une accentuation syntagmatique, la réduction de syllabes atones, avaient déjà été relevés dans des enregistrements d'entretiens formels ou plus informels qu'aucun Ivoirien ne catégoriserait en nouchi¹¹. Boutin et Turcsan (2009), par exemple, font les remarques suivantes :

(23) D'autres voyelles atones [que le schwa] peuvent quelquefois être élidées dans cette position interne de mots. [...]

L'accentuation, en français de Côte d'Ivoire, tend à séparer, davantage qu'en français standard, les mots d'un même syntagme et ne porte pas toujours sur la dernière syllabe du syntagme ou du mot. [...]

Certains homophones en français standard de France sont distingués par leur ton en français de Côte d'Ivoire, c'est le cas des paires : *de/deux* ; *cela/ceux-là* ; *leur* (pronom personnel) / *leur* (déterminant) dont le deuxième terme est réalisé avec un ton haut. (Boutin et Turcsan 2009 : 149)

D'un point de vue formel, si l'on considère que nouchi et français populaire ivoirien sont bien deux langues ou variétés différentes, il faut alors admettre qu'ils ont la même syntaxe, le même système phonologique et prosodique, et que la majeure partie du lexique est identique dans le sens que tout le lexique du français populaire ivoirien est disponible pour le nouchi. Le nouchi se distingue par une certaine proportion de mots nouveaux, créés de façon artificielle. Mais une partie de ces mots entrant dans un processus d'intégration dans le français populaire ivoirien, la divergence se situe uniquement dans la partie du lexique nouchi toujours créée et recrée.

3.2 Quelle catégorisation pour le nouchi ?

Peut-on adhérer à l'identification du nouchi avec un créole ? LA question ne peut être traitée aux niveaux formels uniquement, tant il est vrai que les aspects sociaux, particulièrement les représentations populaires de la langue d'une part, et les représentations plus savantes de l'autre, priment sur les aspects formels dans l'identification et l'individualisation d'une langue. C'est donc après avoir pointé dans quels cas le nouchi est associé à un créole que nous prendrons position sur cette question.

¹¹ Il s'agit d'entretiens formels et de conversations plus informelles de l'enquête PFC (Phonologie du Français Contemporain : usages, variétés et structures) auprès de 14 locuteurs d'Abidjan ayant le français comme langue première, d'âges, de professions et de niveaux d'études diversifiés (<http://www.projet-pfc.net>).

En considérant des déclarations comme celle donnée en titre de cette contribution et en (3), nous interprétons le désir de certains de nos concitoyens d'avoir un créole comme un souhait d'avoir une langue à soi (Voir aussi l'exemple (15)), et nous saisissons sous l'appellation *créole*, l'idée (non savante) d'un français avancé mélangé, puis devenu langue autonome, avec laquelle une communauté ou un pays s'identifie. L'usage de ce terme avec cette motivation a l'avantage de révéler qu'une connotation positive des créoles tend aujourd'hui à s'opposer à la minoration dont ils ont longtemps fait l'objet (Véronique 2010, Mufwene 2005). Mais il dévoile aussi que ce qui est retenu des créoles, à savoir une formation à partir de plusieurs langues, dont des langues africaines, est l'un des traits les plus discutés des créoles, notamment par Chaudenson (2003, entre autres).

Dans la communauté scientifique, plusieurs auteurs ont déjà parlé de « pré-créole » pour le français populaire de Côte d'Ivoire, notamment depuis qu'il a été présenté par Lafage (1991) et d'autres auteurs¹² comme un « continuum pré-créole ». C'est dans cette continuité que certains chercheurs parlent aujourd'hui de créole pour le nouchi (Abolou 2012, Sande 2013), effectivement plus avancé que le français populaire ivoirien dans le mélange de langues.

Nous penchons plutôt pour un usage plus restreint et plus précis de la catégorie *créole*, à la suite de Chaudenson (2003), Mufwene (2005). Pour ces deux auteurs, parmi d'autres, les principales caractéristiques des créoles ne sont pas tant le fait que plusieurs langues soient intervenues dans leur formation (ce qui est le cas de la formation de bien d'autres langues), ni même leurs traits structuraux (puisque les créoles sont autant diversifiés entre eux que d'autres langues entre elles), mais des facteurs historiques, sociologiques et économiques inédits et extrêmes, qui ne se sont pas répétés de la même façon dans les sociétés africaines colonisées du 19^e et 20^e siècles, ni dans les sociétés africaines actuelles¹³.

L'argument majeur qui établit l'écart entre une langue comme le nouchi et un créole formé dans les colonies de plantation du 17^e siècle est la motivation sociale. Dans les manipulations linguistiques du nouchi, les motivations cryptiques, ou au moins ludiques, l'emportent sur les motivations communicationnelles et de nécessité vitale, alors que ces dernières étaient de loin les plus importantes dans les économies de plantation et ont déterminé l'émergence des créoles. Lafage (1998 a) oppose l'« hybridation artificielle » (par création dans la langue d'accueil à partir d'un mot emprunté) du « français des rues », aux « hybridations naturelles » (par emprunt direct, intégré à la langue d'accueil) du français de Côte d'Ivoire, comme « faire *kpakpato* (de l'alladian *kpakpato*, flatter pour tromper ». Par exemple, le verbe *krou* (voler) du nouchi peut bien être considéré comme emprunté directement au dioula *kùru* (plier, tordre, mettre en boule) avec glissement de sens et modification phonologique, mais les dérivés de ce mot, par agglutinations d'affixes dioula (*krouli/en krouli*, en cachette) ou français (*décrou*, rendre) associés à d'autres glissements de sens relèvent d'« hybridations artificielles » (Lafage 1998 a : 282-283). La plupart des manipulations linguistiques du nouchi ont une origine « artificielle » et non « naturelle », au sens de Lafage (1998 a).

Abolou (2012 : 90) classe le nouchi comme un « franco-africain » : « argot africain qui se

¹² Simard (1994) en particulier, affirme que Gabriel Manessy a présenté le français populaire ivoirien comme un « continuum pré-créole » lors du 3e Colloque international d'Études Créoles à Sainte Lucie en mai 1981.

¹³ Les arguments sont détaillés notamment chez les auteurs cités, dont les analyses, au demeurant, ne s'accordent pas toujours par ailleurs.

compose d'un mélange hétéroclite ». Ailleurs dans l'ouvrage, l'auteur distingue trois types de nouchi, selon que ses locuteurs parlent aussi le « français standard local », le « français populaire ivoirien » ou ne parlent aucune variété de français mais des « langues locales ivoiriennes » (Abolou 2012 : 103). Il nous paraît dès lors important que le chercheur délimite ce qu'il appelle *nouchi*, et c'est bien là que le nouchi devient particulièrement intéressant, dans la mesure où il nous montre combien les objets *langue* et *identité* sont artificiels, tout comme leur association. Ainsi, « parler nouchi » correspond, plus qu'à une langue bien circonscrite, à des pratiques de langues partageant plusieurs points communs : syntaxe du français populaire ivoirien, métissages de plusieurs mots de langues européennes et ivoiriennes par agglutinations hybrides, manipulations et déformations de ces langues, déplacements sémantiques typiques des argots... On en vient à appeler nouchi tout mélange artificiel, innovant et ludique de langues africaines et de français modifiés, dans une syntaxe qui tend à s'écarter des normes de ces langues. Ces pratiques mouvantes s'ajoutent aux aspects que nous avons vus en 3.1 pour contribuer à rendre le nouchi en partie insaisissable.

Conclusion

Le nouchi est de plus en plus classé par les chercheurs dans les langues mixtes ou métissées qui se répandent dans les métropoles africaines et ailleurs (Kießling et Mous 2004, Queffelec 2007, Boutin 2012). Il se développe de façon plus ou moins semblable à d'autres « langues émergentes » de plusieurs villes dans lesquelles se côtoient des locuteurs plurilingues, ainsi qu'aux « parlars jeunes » ailleurs qu'en Afrique : le parler des cités en France, le Camfranglais au Cameroun, le sheng au Kenya, le scamto en Afrique du Sud... Les manipulations linguistiques qui caractérisent ces langues se rejoignent, et leurs motivations sociales s'apparentent aussi : symboliser une liberté prise sur d'anciennes conventions, véhiculer une identité nationale symbole de la diversité et de l'unité du peuple, représenter une modernité, impressionner par une certaine incivilité ou agressivité.

Le nouchi participe très certainement à l'évolution du français en Côte d'Ivoire. Est-il pour autant le *créole* ou la langue ivoirienne de demain, les autres variétés de langue étant abandonnées ? Le problème ne peut être posé de cette façon. On aurait tort de vouloir voir naître une langue comme un être vivant, dont l'embryon se différencie des autres individus dès sa conception. La comparaison de la langue à un organisme vivant a déjà été faite au 19^e siècle dans le cadre de la linguistique historique et comparatiste et a montré ses limites. Si l'on tient à une métaphore biologique, nous préférons alors celle de Mufwene (2005) qui compare les langues à des espèces, qui contiennent en elles-mêmes de multiples variations individuelles. Mais les réalités sociales ne ressemblent qu'en partie aux réalités biologiques. Faut-il donc chercher une frontière nette entre le nouchi et le français ivoirien, alors même que des pratiques diverses sont dénommées *nouchi* ? Le nouchi fait partie de la dynamique plurilingue urbaine de la Côte d'Ivoire, qui se développe parallèlement à d'autres dynamiques plurilingues d'autres villes d'Afrique et d'ailleurs. C'est de ces dynamiques entières qu'émergeront de nouvelles langues, tout autant hétérogènes, et le nouchi, le français et les langues ivoiriennes resteront probablement encore longtemps en contact, s'influençant encore.

Bibliographie

- Aboa, A. L. (2011). Le nouchi a-t-il un avenir ? *Sudlangues*, n°16, 44-54, Dakar.
- Abolou, C. R. (2012). *Les français populaires africains. Franco-véhiculaire, franc-bâtard, franco-africain*. Préface de Jérémie Kouadio N'Guessan. Paris : L'Harmattan.

- Adom, M. C. (2012). *Des formes de la nouvelle poésie ivoirienne, essai de théorisation du zouglou*. Thèse pour le doctorat d'état, Abidjan, Université Félix Houphouët Boigny.
- Ahua, M. B. (2007). Élaborer un code graphique pour le nouchi : une initiative précoce ? *Le français en Afrique*, n° 22, 183-198. Nice : ILF – CNRS.
- Ahua, M. B. (2008). Mots, phrases et syntaxe du nouchi. *Le français en Afrique*, n° 23, 135-150. Nice : ILF – CNRS.
- Akindès, F. (éd) (2011). *Côte d'Ivoire, la réinvention de soi dans la violence*. Dakar : Codesria.
- Bahi, A. A. (2011). Musique populaire moderne et coproduction de l'imaginaire national en Côte d'Ivoire. Akindès (éd), chapitre V, 133-166.
- Bahi, A. A. (2013). *L'ivoirité mouvementée : Jeunes, médias et politique en Côte d'Ivoire*. Langaa Research and Publishing Common Initiative Group (Langaa RPCIG). Cameroon : Bamenda. ISBN 9956-728-88-8.
- Bourdieu, P. (1984). La jeunesse n'est qu'un mot. Entretien avec Anne-Marie Métailié, paru dans *Les jeunes et le premier emploi*, Paris : Association des Ages, 1978, 520-530. Repris dans Bourdieu, Pierre. *Questions de sociologie*, Éditions de Minuit, 1984, p.143-154.
- Boutin, A. B. (2002). *Description de la variation : Etudes transformationnelles des phrases du français de Côte d'Ivoire*. Thèse de doctorat. Université de Grenoble 3. Villeneuve d'Ascq : Presses Universitaires du Septentrion
- Boutin, A. B. (2012). Le français en Afrique : le rôle de Paul Wald. *Psychologie sociale et sociolinguistique : la figure de Paul Wald. Langage et Société*, n° 142, 33-46.
- Boutin, A. B. et G. Turcsan (2009). La prononciation du français en Afrique : la Côte d'Ivoire. In J. Durand, B. Laks et C. Lyche : *Phonologie, variation et accents du français*, 131-152, Paris : Hermès.
- Boutin, A. B. et J. Kouadio N'Guessan (2013). Citoyenneté et politique linguistique en Côte d'Ivoire. *Revue Française de Linguistique Appliquée*, xviii-2, 121-133. Amsterdam : Editions De Werelt.
- Caummaueth, R. (1988). *Etude lexicale du français populaire d'Abidjan*. Mémoire de DEA. Université Nationale de Côte d'Ivoire, Abidjan.
- Chaudenson, R. (2003). *La créolisation: théorie, applications, implications*. Paris : L'Harmattan.
- Gadet, F. (2007). *La variation sociale en français*. Paris : Ophrys.
- Gadet, F., R. Ludwig & S. Pfänder (2008). Francophonie et typologie des situations. *Cahiers de Linguistique. Revue de Sociolinguistique et de Sociologie de la langue française*, Varia, 143-162.
- Kadi, G.-A. (2013). « Gbê est mieux que drap » : la musique urbaine, le nouchi et la révolte des jeunes en Côte d'Ivoire depuis les années 1990. *The postcolonialist*, 1,1, <http://postcolonialist.com>.
- Kang'ethe-Iraki, F. (2004). Cognitive efficiency: the Sheng phenomenon in Kenya. *Pragmatics*, 14:1, 55-68.
- Kassé-Tourne, A. (2008). *Production de localité en Côte-d'Ivoire : brèche dans un imaginaire de postcolonie*. Ottawa : Presses de l'Université d'Ottawa.
- Kießling, R. et M. Mous (2004). Urban Youth Languages in Africa. *Anthropological Linguistics*, vol. 46, n° 3, 303-341.
- Kouadio N'Guessan, J. (1990). Le nouchi abidjanais, naissance d'un argot ou mode linguistique passagère? In Gouani, E. & N. Thiam (éds). *Des langues et des villes*, 373-383. Paris : Didier Érudition.

- Kouadio N'Guessan, J. (2006). Le nouchi et les rapports dioula / français. *Des inventaires lexicaux du français en Afrique à la sociologie urbaine ... Hommage à Suzanne Lafage. Le français en Afrique*, n° 21, 177-191. Nice : ILF – CNRS.
- Kouadio N'Guessan, J. (2007). Le français : langue coloniale ou langue ivoirienne ?, *Hérodote, La Découverte*, n° 126, 69-85.
- Kouadio N'Guessan, J. (2008). Le français en Côte d'Ivoire : de l'imposition à l'appropriation décomplexée d'une langue exogène. *Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde*, n° 40/41, 179-197.
- Lafage, S. (1991). L'argot des jeunes Ivoiriens, marque d'appropriation ? *Langue française*, n°90, 91-105.
- Lafage, S. (1998) a. Hybridation et 'français des rues' à Abidjan. In Queffelec, Ambroise (éd.), *Alternances codiques et français parlé en Afrique*, 279-291. Publications de l'Université de Provence.
- Lafage, S. (1998) b. "Le français des rues", une variété avancée du français abidjanais. *Faits de langue*, n° 11/12, 135-144.
- Lafage, S. (2002, 2003). *Le lexique français de Côte d'Ivoire, appropriation et créativité*. Tomes 1 et 2. *Le Français en Afrique*, n° 16 et 17. Nice : ILF – CNRS.
- Nash, (2009) a. Interview de la radio suisse Couleur 3. Festival des Eurockéennes de Belfort du 3 avril 2009. <<http://atelier.rfi.fr/video/nash-sur-la-radio-couleur3>>
- Nash, (2009) b. Interview sur Koaci le 19 novembre 2009. <http://www.koaci.com/videos-3619>
- Newell, S. (2009). Enregistering Modernity, Bluffing Criminality: How Nouchi Speech Reinvented (and Fractured) the Nation. *Journal of Linguistic Anthropology*, Vol. 19, 2, 157-184.
- Pooe, L. C. (2008). Contacts des langues et identité : le rôle de l'innovation lexicale dans le cas du scamto. *Autour des langues et du langage – perspective pluridisciplinaire* (collectif), 315-322. Presses Universitaires de Grenoble.
- Queffélec, A. (2007). Les parlers mixtes en Afrique francophone subsaharienne. *Le Français en Afrique*, n°22, 276-291. Nice : ILF – CNRS.
- Roberge, P.T. (1994). The formation of Afrikaans. University of Stellenbosch: Spil Plus (Supplement to Stellenbosch Papers in Linguistics), 23.
- Sande, H. (2013). Nouchi as a distinct language: The morphological evidence. *Annual Conference On African Linguistics 44*, Washington: Georgetown University, March 7-10, 2013.
- Simard, Y. (1994). Les français de Côte d'Ivoire, *Langue Française*, n° 104, 20-36.
- Véronique, G. D. (2010). Les créoles français : déni, réalité et reconnaissance au sein de la République Française. *Langue française*, n° 167, 127-140.